

L'Ordre des morts

Remerciements à Caroll Müller, Gérard Dessons, la revue *Puck*,
Abacaris films, Georges Banu, Alain Veinstein, Sébastien Derrey,
Bertrand Krill, Alexandre Barry

Première édition

dans la collection « Comment te dire »

© 1999, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

ISBN 2-912464-55-2

*Mon ardeur est plutôt de l'ordre des morts
et des non-nés.*

PAUL KLEE

Dans son livre *Terre patrie*, Edgar Morin, à l'heure du mondialisme, parle du récent « développement techno-scientifico-bureaucratique » pour dire qu'il crée, en fait, « un sous-développement moral, psychique et intellectuel ».

C'est un constat.

Le développement de l'industrie culturelle n'a pas échappé à cette loi, instaurant au lieu d'un accroissement des forces de l'esprit une sorte de sous-développement mental.

Il faut signaler dans ce sens l'invasion équivoque et galopante du socioculturel. C'est un amalgame nocif où tout s'enlise, se détruit et se confond.

Mais par ailleurs et supplémentairement, les Grandes Institutions Culturelles, de par l'évolution rapide du monde, se trouvent désuètes.

Ce sont des ruines qui s'ignorent. Avec le soutien de l'État, elles fonctionnent aveuglément dans l'idée marchande du résultat. Elles ont leurs habitudes, leurs

spécialistes, leurs médias, leur public et continuent, comme les politiciens et les philosophes, d'ignorer les transformations du monde.

L'essentiel, depuis longtemps occulté, est évidemment la création en soi. Le mot lui-même, banalisé, s'est vidé de sens.

John Cage, lui, tient à souligner le réconfort qu'il puise dans l'intérêt contemporain à l'égard du chaos (il le dit au cours d'une conférence de presse, en juin 1992, à Pérouse, six semaines avant sa mort).

Et c'est vrai que ça réconforte. De la même façon ça m'a réconforté de rencontrer, en 1990, l'écriture de Motton.

Lire *Chicken* et *Ambulance*, ses premières pièces. Voir à Londres *Reviens à toi (encore)*, sa quatrième pièce. Et finalement décider d'introduire Gregory Motton en France avec sa troisième pièce *Chutes*. On y entend résonner le monde. Ça chute beaucoup autour de nous. Et beaucoup de choses, murs, rideaux de fer, ont récemment chuté. Le monde chute, en chute libre. Et dès la Genèse, l'homme avait commencé par chuter, dit-on. *Downfall*, le mot anglais, c'est à la fois la chute et la ruine, l'effondrement.

Ce qu'on voit dans la chute, c'est le monde à l'envers. On chute la tête en bas, les pieds en l'air. L'alchimie aussi inversait le haut et le bas. Elle était venue, sans doute, de la Haute-Égypte. Elle était passée par la Kabbale. Les tarots avaient suivi

le même chemin. L'alchimie a-t-elle à voir avec l'inconscient ? Un spécialiste au moins – Jung bien sûr – se l'est demandé.

« J'étais en train de chuter et je passais devant le 32^e étage quand j'ai entendu le téléphone sonner », crie dans *Chutes* un clochard dénommé L'Homme de la Tour. Et plus tard, on verra un cadavre pendu par les pieds : allusion à la carte titrée Le Pendu dans le jeu des tarots. Quant à la chute d'un homme la tête en bas, c'est la carte dite La Maison-Dieu. Une tour justement – Babel ou une autre. Un éclair – le feu du ciel sans doute – attaque la tour et la casse. Deux hommes chutent, la tête en bas, dont l'un très près du sol, et là une plante pousse. De la chute quelque chose renaît, vertical.

Dans certains jeux, on voit l'homme à l'envers, la main tendue vers la plante.

Car la tête en bas on voit le monde à l'envers, et puisque le monde vit à l'envers, ça remet les choses en place. C'est ce retournement que la société et d'abord les individus devraient opérer. L'image qu'on nous donne du monde étant à l'envers, c'est cul par-dessus tête qu'on commence à avoir une vue plus juste des choses. On est au moins en position de les reconsidérer. Sans que ce soit la tête qui commande.

Gregory Motton fustige autant la soi-disant innovation que le conservatisme putride. On nous assourdit de modernité. Heureux d'entendre Meschonnic dire que la modernité c'est la faculté pour une œuvre d'être

toujours présente à des présents nouveaux. En ce sens on peut dire que Salomon qui a écrit *L'Ecclésiaste*, c'est la modernité.

La pièce de Motton ne se situe dans aucune actualité précise et pourtant elle donne l'impression de parler de façon prémonitoire de ce qui s'est passé dans le monde depuis qu'elle a été écrite.

Un hélicoptère pourchasse un malheureux qui ne possède rien.

Le bruit de l'hélicoptère dans la pièce est insupportable, alors que les gens supportent cette violence et bien d'autres à la télévision. Et cette pollution sonore, ces bruits quotidiens, de marteau-piqueur, de TGV, de camions, qui composent la bande-son du spectacle, une fois entendus au théâtre, on ne les entend plus, dehors, comme avant, parce qu'ils ont atteint l'inconscient dans le temps de la représentation.

C'est le point juste, atteint dans l'inconscient, qui dérange. Ce n'est pas la copie du monde extérieur, ni l'actualité.

Les institutions ont un rapport difficile avec la chose artistique qui, par nature, perturbe. Il ne peut y avoir d'art confortable. Il y a aujourd'hui tout un discours pernicieux sur le rôle de l'artiste dans la société. De toute façon, on parle trop de culture. L'art s'est depuis longtemps noyé dans la culture. Et voilà que la culture se dissout dans la communication. Mais

ce qui est dangereux, c'est que l'État a tendance à faire des jeunes artistes des agents de la société ayant pour mission de produire, dans des institutions rentabilisées, des objets-spectacles dénommés sans complexe « produits culturels ». On accroche au dos de ces jeunes gens la pancarte « service public » (on en fait des sortes de collecteurs de l'impôt culturel). Ou alors on les envoie – ô dérision – faire ce que l'État ne sait pas faire : calmer les cités.

Un surplus de subvention pour ça.

Le cinéaste soviétique Tarkovski illustre de manière douloureuse l'incompatibilité fondamentale entre l'art et l'État. Il a dû s'exiler en Italie, puis en Suède pour continuer à faire des films et finalement mourir d'un cancer à Paris. Il a fait très peu de films. Il a été broyé parce qu'il parlait en poète et parlait de l'esprit. Spiritualité censurée au nom du matérialisme socialiste. Un cinéaste essentiel, disparu juste avant l'écroulement du système qui l'a écrasé.

Si par ailleurs, de l'autre côté, on arrivait à déranger quelque chose dans le libéralisme triomphant et pourtant en crise, dans le matérialisme omniprésent du capitalisme, qui est, en soi, un crime contre l'humanité aussi grave que ceux qu'on a connus et dénoncés à l'Est, peut-être ce serait un gain pour l'humanité. Mais ce n'est certainement pas en faisant un théâtre directement politique qu'on y arrivera.

On peut essayer modestement d'amener les gens – les acteurs – petit à petit, à être au plus près d'eux-mêmes et à émettre des sons à partir de ce plus près d'eux-mêmes en espérant atteindre, au plus près, les autres – les spectateurs – et déplacer ainsi le bruit périphérique dans lequel nous nous mouvons, comme des mutilés en général.

Il faudrait fonder des espaces de silence, comme les monastères autrefois existaient pour que la prière soit. Savoir qu'elle était quelque part suffisait, par rayonnement. Savoir seulement qu'il y a des endroits où on a trouvé le silence aiderait peut-être à vivre.

En réalité, le silence est invivable, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de silence absolu. Ou alors c'est un moyen de torture, expérimenté en Allemagne, puis en Argentine : enfermer des hommes sous le béton, à des profondeurs où ne parvient aucun bruit. Ces hommes sont devenus fous, plongés dans l'absolu silence.

Il y a plusieurs états du silence. Plusieurs densités de silence. Qu'est-ce qui habite le silence ?

Quelquefois pendant les répétitions, quand je ne sais pas comment faire autrement, je pousse des cris qui envoient des énergies. Je dis souvent qu'il faut crier même si le texte n'exige pas le cri. Mais comme il y a dans le monde et en soi une masse de